

DU « MELTING POT » AU MULTICULTURALISME

Lorsque le thème a été choisi pour les conférences qui seraient données cette année, j'ai tout de suite pensé que l'intitulé, *Les Amériques*, reflétait assez bien la situation actuelle des États-Unis : une Amérique plurielle ou pour reprendre une expression de Marc Chénétier « une Amérique dans tous ses états ».

Le pays est en effet soumis à un grand nombre de forces centrifuges qui, pour de nombreux observateurs, mettent en péril sa cohésion et son identité. La presse se fait quotidiennement l'écho de ces forces qui vont parfois jusqu'au soutien de thèses séparatistes : on pense à Farrahkan, le leader du mouvement noir américain Nation of Islam, à ses discours inspirés et parfois incendiaires, on pense aussi aux milices armées qui, dit-on, prolifèrent dans certains États du Middle-West, bravant les autorités fédérales et régionales, on pense enfin aux groupuscules qui font sécession — comme au Texas en avril 1997 — créent une République indépendante et déclarent, rien de moins, la guerre aux États-Unis.

La presse sans doute tend, par sa nature même, à mettre en exergue ce qui sort du commun limitant en cela la représentativité de l'événement.

Pourtant, de nombreux Américains, plus particulièrement ceux qui participent à l'orientation de la politique de la nation, Newt Gingrich ou Bob Dole, leaders du parti Républicain, mais aussi le président Clinton, sont préoccupés par un point majeur : la cohésion culturelle du pays et l'identité nationale¹.

(1) Les élections du 3 novembre 1998 ont affaibli la position de Newt Gingrich, contraint de démissionner de son rôle de *speaker* de la Chambre des représentants.

Il faut bien se rendre compte que les États-Unis ont connu ces dernières décennies une immigration inégalée et d'un nouveau genre qui a considérablement modifié son paysage humain.

En 1790, trois ans après l'adoption de la constitution des États-Unis, la souche britannique représentait plus de 60 % de la population non indienne du pays. En 1990, exactement deux cents ans plus tard, le recensement décennal indiquait que seuls 18,4 % des Américains se reconnaissaient dans cette origine. Même si pour faire bonne mesure, on leur ajoute les 12 millions et demi de personnes qui ont déclaré être de souche américaine, c'est à dire principalement de souche britannique, cela ne fait qu'environ 60 millions d'Américains sur 250 millions, soit un peu moins d'un quart. Ces chiffres doivent être pris avec prudence car le questionnaire du recensement de 1990 portant sur l'origine déclarée des Américains n'était pas d'une très grande limpidité. Linda Chavez dans *Out of the Barrio* (Basic Books, 1991) évaluait à 150 millions les Américains n'ayant pas une origine britannique. Ce qui fait trois cinquièmes de la population.

Trente deux millions d'Américains de plus de cinq ans parlent une autre langue que l'Anglais à la maison, l'Espagnol venant de loin en premier (avec plus de la moitié, soit 54 % de ces trente deux millions ; viennent ensuite le Français, 6 %, l'Allemand, 5%, l'Italien, etc.) Tout ceci tend aux yeux de nombreux observateurs à remettre en question une vision fondamentale que les pères fondateurs de la République, John Adams, Thomas Jefferson et Benjamin Franklin exprimèrent en empruntant à un vers de Virgile ce qui devait devenir la devise de la nouvelle nation : *E Pluribus Unum*. Nombreux sont ceux qui, aujourd'hui, craignent que la pluralité ne l'emporte sur l'unicité et n'entraîne une irréversible fragmentation de la société américaine.

La question que beaucoup se posent est « Est-ce que la multiplicité de groupes ethnoculturels met en péril la cohésion nationale ? » Y a-t-il un danger de balkanisation du pays, de création d'enclaves culturelles non intégrées à l'ensemble ? Ou cette diversité est-elle au contraire une source de richesse et l'apparition d'un nouveau modèle de société qui concentre sur une superficie d'un peu moins de 9 millions et demi de km², les représentants de tous les pays du

monde, où Danois, Estonien, Portugais, Japonais, Laotiens, Philip-pins, Polonais, Roumains, Finlandais ou Jordaniens apportent leurs richesses culturelles et leurs énergies. Car il semble bien qu'il n'est pas une petite république, un petit royaume qui ne soit représenté dans le vaste chaudron des États-Unis ; la Californie à elle seule regroupant plus d'une centaine de minorités ethniques différentes.

Les États-Unis seront-ils « *a world federation in miniature* », une fédération mondiale en modèle réduit, comme le souhaitait un jeune écrivain et essayiste en 1916, une société où chaque communauté conserverait son identité et sa culture tuant à jamais l'horrible monotonie de la reproduction, taylorisée, en millions d'exemplaires de vies et de comportements identiques ? Mais, si cela se fait, est-ce que cela ne sera pas sans une modification fondamentale de l'identité américaine toujours à la recherche d'elle-même ?

Les mélanges ethniques ne sont pas un phénomène nouveau dans cette nation d'immigrants, mais ils n'ont jamais atteint une telle diversité. Les États-Unis ont presque depuis l'origine été pluriethniques mais plus récents sont le pluralisme culturel et son avatar politique qu'est le multiculturalisme, largement critiqué par des historiens ou des sociologues tels qu'Arthur Schlesinger ou Nathan Glazer qui, dans son dernier ouvrage publié par l'Université de Harvard, ne peut que constater de façon désabusée : « *We are all multiculturalists now.* »

C'est sur le plan idéologique — traduit évidemment par l'action politique dans le quotidien de la vie américaine — que se situe le débat et c'est à cet enjeu idéologique que je vais consacrer toute mon attention et l'essentiel de ma conférence, laissant de côté l'historique de l'immigration ou l'expression de la multiplicité culturelle dans la vie quotidienne, les médias ou la littérature. Le champ d'investigation serait trop vaste, trop varié et la présentation nécessairement taxonomique.

Comme je le disais d'entrée, les États-Unis ont connu ces trente dernières années une des plus grandes vagues d'immigration de leur histoire.

Claude Moisy, dans *L'Amérique en marche arrière*, publié chez Hachette en 1996, souligne :

On a rejoint, et dépassé, l'ampleur des grandes vagues migratoires du début du siècle. De 330 000 par an en moyenne pendant les années 60, le nombre des immigrants est passé à une moyenne de 450 000 pendant les années 1970, puis à 850 000 pendant les années 80. Depuis 1990 la moyenne a été de 1 200 000 par an, dont plus de 300 000 clandestins. (*Undocumented aliens.*)

D'autre part l'*Immigration Act de 1965*, la loi sur l'immigration qui entra en vigueur le 1^{er} juillet 1968, modifia considérablement les lois qui la précédaient en supprimant les quotas prioritaires accordés aux pays d'Europe du nord, lois qui depuis 1924 tentaient de maintenir la prédominance de la souche nord-européenne des Américains.

Le concept d'« origine nationale », base des quotas, et rattaché à celui de race, était abandonné et remplacé par celui plus large, de « pays natal ». En outre, les quotas prioritaires accordés aux pays d'Europe du nord étaient supprimés et un système égalitaire de 20 000 entrées annuelles par pays [...] institué .

Les amendements qui furent apportés, ainsi que les nouvelles lois de 1990 et 1996 qui suivirent, ne remirent pas fondamentalement en question cette orientation. Il s'en est suivi une modification considérable de la composition ethnique des États-Unis.

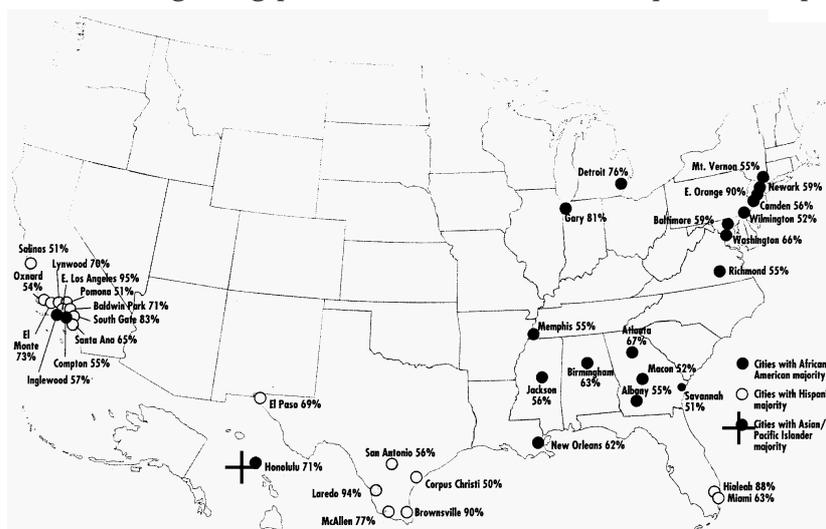
Les statistiques officielles indiquent que les immigrants légaux pendant la décennie 1981-1990 sont pour 47% venus d'Amérique latine, pour 38% d'Asie et du Moyen-orient et pour seulement 10% d'Europe. En d'autres termes les 90% d'Européens d'autrefois sont remplacés par 90% de non Européens, et l'on doit ajouter à ces chiffres officiels l'immigration illégale qui est originaire pour l'essentiel des pays du tiers monde et surtout d'Amérique latine, du Mexique, principalement.

Prenons l'exemple de la Californie : un quart de la population actuelle (environ 32 millions d'habitants) est né à l'étranger. En 1970, les hispaniques représentaient 14 % de la population ; en 1996, ils atteignent 38 %, ce qui représente une croissance considérable.

(1) J. Cazemajou et J. P. Martin, *La Crise du melting pot*, p. 16.

Ajoutez les asiatiques, Japonais, Coréens, ou Laotiens, Chinois ou Cambodgiens et vous voyez que le brassage culturel est très important.

L' *Atlas of America* donne ainsi 76 grandes villes américaines où les minorités sont la majorité ; ces agglomérations sont principalement en Californie bien sûr, où East Los Angeles domine avec 95% de la population composée de minorités ethniques ; au Texas, avec 56% pour San Antonio, souvent donné en exemple du profit qu'une ville peut tirer de son métissage culturel — les édiles y misent sur la carte pluraliste hispano-américaine et ont pour ambition de faire de leur ville un noeud économique et culturel avec l'Amérique latine, à l'instar de Hong Kong pour l'Asie ou d'Amsterdam pour l'Europe.

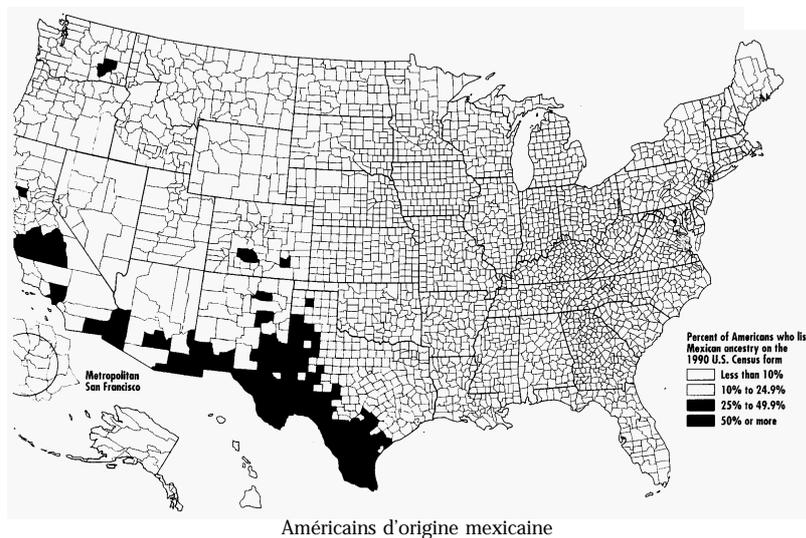
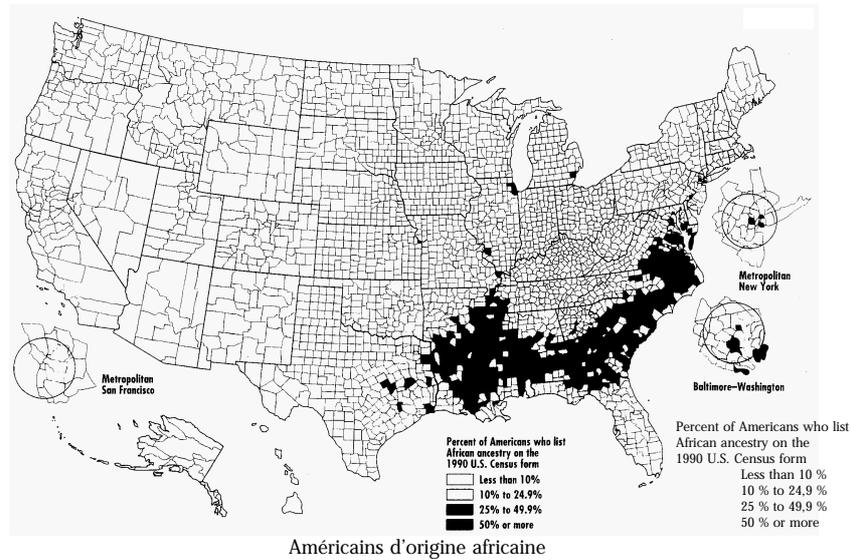


Villes où les minorités ethniques sont majoritaires

Je ne voudrais pas citer un trop grand nombre d'exemples mais si l'on regarde les concentrations des populations marquées par des traits culturels prononcés, on voit qu'actuellement il y a un maillage du territoire américain, ce qu'il est convenu d'appeler la mosaïque culturelle.

Il est clair que cette recomposition de la population américaine inquiète. Jean Cazemajou et Jean-Pierre Martin parlent de *La Crise du Melting-pot*, Claude Moisy intitule son dernier livre publié chez Hachette en 1996 : *L'Amérique en marche arrière*, et

consacre un chapitre à ce sujet : « Le melting pot ne mélange plus ». Arthur Schlesinger, deux fois prix Pulitzer, ancien conseiller du président Kennedy, parle de *La Désunion de l'Amérique. Réflexions sur une société multiculturelle*.



(1) *The disuniting of America, Reflections on a multicultural Society*, traduction de François Burgess, publié chez Liana Levi en 1993.

Sont-ce là les cris d'orfraie de pessimistes, souvent détenteurs du pouvoir politique et culturel, de WASPs attachés de façon conservatrice à une image anglo-américaine et cela va sans dire, blanche, de la société américaine ?

Faut-il au contraire considérer, avec les plus optimistes, que les États-Unis vont offrir au monde un nouveau modèle de société, que toute culture est un métissage pour reprendre l'expression de Michel Serres, et que de toute manière ce qui fait l'identité des États-Unis c'est cette pluralité ethnique et culturelle ? Les inquiets à l'évidence l'emportent.

Pourtant, le phénomène n'est pas vraiment nouveau. Benjamin Franklin, au moment de la création de la République, s'alarmait de la trop grande présence allemande en Pennsylvanie. En 1794 George Washington, dans une lettre à John Adams, s'interrogeait sur la nécessité de restreindre l'immigration de masse qui à ses yeux menaçait l'identité américaine. Alors que Whitman, le poète de *Leaves of Grass*, se démarquait de l'opinion générale en affirmant, un peu plus tard il est vrai, en 1883, que le caractère hispanique du sud des États-Unis offrait une chance au pays en faisant pendant au caractère excessivement anglo-saxon de la nation. On le voit : le débat ne date pas d'aujourd'hui. Il est naturellement lié au caractère particulier de la nation américaine : une nation qui s'est nourrie de l'immigration.

Trois idéologies visent à définir l'identité américaine.

Deux d'entre elles s'opposent au pluralisme culturel, l'une de façon frontale, c'est la théorie des assimilationnistes, qu'il est convenu d'appeler en anglais *Americanizers* ou *Anglo-conformity* et que l'on peut traduire en français par anglocentrisme.

Son principe est simple : le nouvel arrivant doit se fondre (*melt* en Anglais) dans la culture américaine. Cette intégration doit se faire par le choix — on doit vouloir devenir américain — ou, pour certains, par la contrainte.

(1) Whitman, *A letter to Messrs Griffin, Martine, Prince, and other Gentlemen at Santa Fé*. Philadelphia Press, 5 August 1883.

Les fondements de cette assimilation sont aussi idéologiques : il faut adhérer aux principes fondamentaux des États-Unis, liberté individuelle, liberté d'entreprise, éthique du travail, et ses relais sont les grandes institutions, gouvernement, éducation, justice.

C'est le cheval de bataille de la droite américaine, et récemment Bob Dole et Newt Gingrich ont jeté leur poids dans cette croisade — Newt Gingrich dans un livre publié en 1995, *To Renew America*.

L'autre théorie, nettement plus idéaliste, n'est pas fondée sur la contrainte. Le premier à s'en faire l'expression fut un Américain d'origine française exilé en Amérique avant la guerre d'indépendance, St Jean de Crèveœur. C'est la théorie originelle du *melting-pot*.

Il est bon de ne pas confondre les deux théories, bien que ce soit souvent le cas dans la mesure où l'expression « *Melting pot* », le creuset dans lequel se sont fondues les populations de différentes origines, est galvaudée et utilisée un peu en dépit du bon sens, ou peut-être au contraire, avec le désir d'établir une habile confusion. Car si les deux théories, que nous allons examiner d'un peu plus près ont des points communs, en particulier l'idée que l'identité américaine se fait au fil d'un *processus d'acculturation* du nouvel Américain, elles diffèrent radicalement par le type d'Américain qui doit normalement en résulter.

Michel-Guillaume-Jean de Crèveœur naquit le 31 janvier 1735 à Caen ; il était le fils d'un hobereau normand. En 1755, il partit au Canada. D'abord cadet dans l'armée royale, il servit ensuite comme lieutenant sous Montcalm jusqu'à la chute de Québec en 1759. Après la perte du Canada, il quitta l'armée et parcourut les colonies anglaises jusqu'en 1769, date à laquelle il se maria et acheta une ferme dans la colonie de New-York. C'est alors qu'il se fit naturaliser et prit le nom de John Hector Saint John. Pendant de nombreuses années il mena une vie d'agriculteur, prenant le soir le temps de noter tout ce qu'il avait observé dans la journée.

La guerre d'indépendance vint mettre un terme à cet apparent bonheur bucolique. En butte à l'hostilité des deux parties, menacé par des raids ennemis conduits par le chef Mohawk Joseph Brant œuvrant pour les Anglais, il part en exil en septembre

1780. Il vit d'abord à Dublin, puis à Londres et enfin à Paris. Là une amie de sa famille, Madame d'Houdetot, l'introduit dans les milieux littéraires de la capitale où son livre, *Lettres d'un Cultivateur Américain* reçoit un accueil très favorable. Après un bref retour en Amérique avec la charge de consul de France à New York, il rentre en 1790 en Normandie où il s'éteint en 1813.

Son ouvrage fut d'abord publié à Londres, et en Anglais, en 1782 sous le titre *Letters of an American farmer, describing some provincial situations, manners and customs not generally known*. Donnant suite au succès immédiat de la première édition, une version française fut publiée en 1784 et c'est cette édition que j'ai choisie ce soir, car elle offre l'avantage d'être de la main même de Saint Jean de Crèvecoeur et, par conséquent, de refléter fidèlement sa pensée.

Le passage le plus représentatif est dans le deuxième tome de l'édition de 1784 dont G. Bertier de Sauvigny propose un fac-similé publié par Slatkine (Genève, 1979). Il s'intitule *Esquisse* et est le fondement de la thèse du melting-pot.

Les pauvres de l'Europe se sont rassemblés ici. Toutes les causes possibles se sont réunies pour opérer ce phénomène. A quoi bon, se demanderoient-ils aujourd'hui, de quel pays ils sont venus ? Hélas, les deux tiers de ces émigrants n'avoient point de patrie. Un indigent qui erre ça et là, que son travail ne substante pas, dont la vie est une scène continuelle d'affliction et de pénurie, a-t-il quelque raison d'appeler sa patrie, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande ou l'Allemagne ? Ces régions ne leur procuroient point de subsistance ; ce n'était pas pour eux que les champs de l'Europe se jaunissoient tous les ans ; ils étoient exposés aux caprices de leurs supérieurs, à la sévérité des loix (sic), à la terreur du crédit & de la puissance. Ils n'avoient donc point de patrie ? Non. C'est ici que ces malheureux sont venus en chercher une ; c'est ici que cette nouvelle espèce d'homme s'est retrouvée régénérée, par le souffle vivifiant de nos loix, par de nouvelles moeurs, par un nouveau travail, un nouveau système social. En Europe ils n'étoient que des plantes inutiles, manquant du sol végétal, et des rosées du ciel. Actuellement, par l'effet de la

(1) Thayendangea, fils adoptif de Sir William Johnson, aussi appelé « Monster Brant ».

(1) *Letters of an American farmer, describing some provincial situations, manners and customs not generally known, and conveying some idea of the late and present interior circumstances of the British Colonies in North America, written for the information of a friend in England.*

transplantation, semblables à toutes les autres plantes, ils se sont fortifiés & améliorés. (Page 273.)

Et Crèveœur poursuit avec un éloge de la justice de l'organisation politique et sociale du nouveau monde qui annonce Tocqueville. Un peu plus loin il reprend sa thèse de l'homme nouveau régénéré par un monde plus juste :

Qu'est-ce donc que cet Américain, ce nouvel homme parmi les nations de la terre ? Il est européen né, ou le descendant d'un européen. De-là ce mélange étonnant de sang & de nations, que vous ne trouverez nulle part ailleurs sur la surface du globe. Je connois une famille dont le grand-père étoit anglais, & la grand-mère hollandaise, dont l'unique fils se maria à une françoise de la Rochelle, dont les quatre garçons ont épousé depuis, une allemande, une écossaise, une irlandaise & une suédoise. L'Américain est l'homme qui, après avoir été adopté par notre mère patrie, abandonne la plupart de ces anciens préjugés, qui devenu sensible à son bonheur, remplit son coeur de reconnaissance envers Dieu, envers sa patrie adoptive, qui devient actif et laborieux ; tel est le véritable Américain. [...] Ici les individus de toutes les nations sont fondus dans une nouvelle race, dont les travaux et la postérité produiront un jour des changements merveilleux dans le monde. (Page 276.)

« Ici les individus de toutes les nations sont fondus (*melted*, dit le texte anglais, *melted into a new race of men*) dans une nouvelle race... » Enthousiasme rhétorique d'un visionnaire qui annonce la théorie de la destinée manifeste du peuple américain, peuple élu de Dieu, idée que le peuple américain a pour destin de régénérer le monde, de propager des idéaux de liberté et de fraternité ? Amérique terre d'asile des opprimés et des pauvres ! Et on pense au poème d'Emma Lazarus inscrit au pied de la statue de la liberté. On le voit son rêve séduit.

Pour Crèveœur, l'Américain est la nouvelle alliance, le nouvel alliage de souches européennes purifiées dans le creuset. Il va sans dire qu'il ne dit rien, lorsqu'il évoque ce mélange régénérateur, des Noirs ou des Amérindiens. (Saint Jean de Crèveœur possédait des esclaves ; il les disait heureux. Son opinion des Indiens est nettement plus mitigée ; il décrit en particulier avec beaucoup de vigueur la sauvagerie des raids opérés sur la *Frontier* par Thayendangea, le chef mohawk. Notons que Tocqueville n'envisage pas non plus un tel mélange. Et le sujet restera longtemps tabou.)

D'autre part l'acculturation que Saint Jean de Crèvecoeur envisage est progressive ; c'est un *affaiblissement* des traits les plus marqués — ce qu'il écrit sur les religions (page 297) est particulièrement limpide : les dogmes disparaîtraient pour ne laisser place qu'à la vénération d'un être suprême.

Ainsi toutes les sectes se mêlent & se confondent comme toutes les nations ; ainsi cette tolérance générale dégénère bientôt en indifférence & se répand depuis un bout du continent jusqu'à l'autre. [...] Nous prévoyons donc que peut-être un jour il ne restera que la pratique de la morale universelle dénuée de tout culte extérieur. (Page 297.)

Mais le problème qui se pose lorsqu'on analyse sa thèse est : Au profit de quoi doit se faire cette acculturation ?

Crèvecoeur reste très vague, suggérant une société neutre, résultant de l'association de toutes les cultures d'origine. Et c'est là qu'on peut rejoindre l'avis de D.H. Lawrence qui, dans un cours sur l'Amérique, accusait Saint Jean de Crèvecoeur d'être un « *myth-maker* », un rêveur, un fabricant de mythes.

Si dans des petites communautés rurales comme celles décrites par Crèvecoeur, le métissage biologique et culturel est envisageable, au niveau du continent entier et de l'immigration de masse de la deuxième moitié du 19^{ème} siècle et de la fin du 20^{ème} siècle, cela tient de la gageure.

Comme il le suggérait, le métissage biologique et culturel passe nécessairement par les mariages mixtes. Laissons de côté le problème du dosage de la mixité au plan du couple — car il faut tout de même bien voir qu'au sein du couple bi-culturel, il n'y a pas égalité parfaite des cultures. Pour obtenir à partir de tous les groupes culturels et ethniques le métissage idéal, il faudrait des dizaines de générations de croisements naturels — pardonnez-moi l'expression — par exemple un Français plus une Anglaise produisent un métissage franco-anglais, qui associé à un mélange culturel d'hispano-suédois produit un métissage franco-anglo-hispano-suédois, etc. On peut imaginer d'un point de vue abstrait de telles arborescences séduisantes pour l'esprit, mais au plan des affinités individuelles et aléatoires, cela devient très problématique.

D'autre part il y a une rupture logique car le métissage culturel est dans notre démonstration le résultat d'un processus long et

sinueux alors que la théorie du *Melting pot* de Saint Jean de Crève-cœur suppose à l'origine une société neutre, « américaine », dans laquelle se fonderaient les ethnies.

Et c'est bien là que le bât blesse car la société américaine n'était pas neutre. Le processus d'acculturation dont Saint Jean de Crève-cœur est l'emblème se fit au profit de la société anglo-américaine. Et il en est lui même, bon gré, mal gré, le premier indice : pour se faire connaître et faire connaître son ouvrage, il abandonna sa langue maternelle, le français, au profit de l'anglais ; lorsqu'il prit la nationalité américaine, il transforma son patronyme pour l'angliciser en John Hector Saint John, véritable parricide symbolique, et lorsqu'il partit en exil au moment des troubles révolutionnaires ce fut pour aller vers les îles britanniques...

Pourtant Saint Jean de Crève-cœur ne fut pas le seul à faire ce rêve pénétrant d'une race nouvelle, d'un retour de l'homme à l'âge d'or dont Ovide nous parle dans *Les Métamorphoses*, abolissant les clivages des sociétés anciennes d'Europe. Emerson, Melville et le dramaturge judéo-russe, Zangwill, qui inventa le terme « melting-pot » à l'occasion d'une pièce donnée en 1908, eurent la même vision.

Cependant, les sociologues sont de l'avis de D.H. Lawrence : ce « *melting pot* » idéal est de l'ordre du mythe et ne peut s'appliquer qu'à quelques individus, qu'à une partie infime de la population des États-Unis. (On pense à Tiger Woods, le joueur de golf, avec toutes les difficultés qu'il peut rencontrer pour établir son identité, puisque les noirs américains veulent le rattacher à la communauté noire, ce que lui refuse, préférant le qualificatif de « multiracial », catégorie qui n'existe pas encore dans la typologie administrative américaine .)

(1) Il n'y a pas actuellement de catégorie pour quelqu'un comme Tiger Woods. Les catégories définies par le bureau du recensement sont un mélange un peu impressionniste — Non hispanic white, black, Asian or Pacific Islander, Native American, hispanic (catégorie non raciale, qui peut regrouper des blancs, des noirs et des amérindiens). Une proposition a été faite au Congrès des États-Unis. Elle suggère la création d'une catégorie supplémentaire — « multiracial » — pour tenir compte de l'augmentation des enfants nés de mariages mixtes qui ne se reconnaissent dans aucune de ces catégories — entre 1 et 2 % des Américains (*The Economist*, May 10th, 1997).

La deuxième théorie fondant l'identité américaine est celle des assimilationnistes. Pour eux « *melting pot* » signifie creuset anglocentriste, ou au mieux eurocentriste, dans lequel doivent se fondre les nouveaux immigrants. La représentation emblématique en est Ellis Island, passage obligé des nouveaux immigrants à New-York, où le nouvel arrivant était parfois affublé d'un nouveau nom plus conforme aux règles phonématiques de l'anglais. (On a sans doute encore à l'esprit le film de King Vidor, *An American Romance*, dans lequel le héros voit son nom, Dangosbiblichek, transformé en un simple Dangos — où je suis toujours tenté de reconnaître un « d'Anglos » révélateur).

Dès l'époque révolutionnaire des voix s'élevèrent contre le danger que représentait pour l'unité nationale qui se dessinait, l'arrivée massive de groupes distincts. Ainsi, nous l'avons dit, Benjamin Franklin s'inquiétait de la sur-représentation des Allemands en Pennsylvanie (alors un tiers de la population), de ce qu'il appelait leur esprit de clan et de leur méconnaissance de la langue anglaise. Au début de la première guerre mondiale, un phénomène d'hystérie collective anti-allemande s'empara à nouveau des États-Unis. Pourtant, pendant de nombreuses années, c'est le modèle anglo-américain qui s'impose sans rivalités. Seules quelques enclaves, rurales essentiellement, conservent des traits culturels marqués, alors que la plupart des immigrants entrent dans le moule anglo-américain. Jesse Chickering pouvait ainsi écrire en 1840, dans un des premiers traités sur l'immigration :

Le peuple américain, considéré dans sa totalité, est composé d'immigrants, et de leurs descendants, issus d'une multitude de pays. Cependant la majorité d'entre eux viennent des îles britanniques, d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. La langue anglaise est pour pratiquement tous la langue d'usage, les moeurs anglaises, qui ont, c'est sûr, subi des transformations, dominant, et l'esprit anglais de liberté et d'entreprise est au coeur des énergies de tout ce peuple. Ce sont des lois anglaises, des institutions anglaises, adaptées aux réalités du pays, qui ont été adoptées en Amérique.

C'est dans ce moule anglo-américain que tout un peuple se fond. Et c'est cette identité que les assimilationnistes défendent encore le plus souvent, plus discrètement sans doute que ne le

(1) Cf. Milton M. Gordon, *Assimilation in American Life*, Oxford University Press, 1964.

(2) Cité par Milton M. Gordon.

firent les nativistes des années 1850, connus sous le nom de *Know nothings* (je ne sais rien) .

En 1915, Woodrow Wilson, président des États-Unis, s'adressant à un groupe d'immigrants qui venaient de prendre la nationalité américaine et donc de prêter le serment d'allégeance à la constitution des États-Unis — exprima avec beaucoup de clarté et de conviction cette position :

C'est une chose que d'aimer l'endroit où l'on est né, c'en est une autre que de se donner corps et âme au pays qui vous reçoit. Vous ne pouvez vous donner corps et âme à l'Amérique, si vous ne devenez pas entièrement américains. Et vous ne pouvez devenir de vrais Américains, si vous vous considérez comme appartenant à des groupes nationaux distincts. L'Amérique n'est pas faite de groupes. L'homme qui, sur le sol américain, se considère comme faisant partie d'un groupe national distinct, n'est pas encore un Américain .

Comment s'impose ce cadre ?

Par l'école, lieu d'allégeance au drapeau des États-Unis, aux principes de la République et à la langue anglaise. Cazemajou et Jean Pierre Martin nous rappellent ce que tous les écoliers américains, quelles que soient leurs origines, disent tous les matins devant la bannière étoilée :

Je fais serment d'allégeance au drapeau des États-Unis d'Amérique et à la République qu'il représente, nation unifiée, placée sous la protection de Dieu, indivisible, et offrant à tous liberté et justice.

Les deux auteurs soulignent alors que ce serment place l'assimilationnisme sous les auspices du sacré (p. 74).

Les médias et les institutions jouent aussi un rôle essentiel. Et on peut à ce propos, et à titre d'exemple, citer le cas, sans aucun doute extrême, du juge texan Samuel C. Kiser, qui menaça de déchoir une maman mexicano-américaine de ses droits parce qu'elle n'utilisait que l'espagnol pour communiquer avec sa fille : « Vous portez atteinte aux droits de cette enfant et la reléguez au rôle de bonne à tout faire en agissant ainsi . »

(1) Les membres de l'Ordre Suprême de la bannière étoilée avaient coutume de répondre: « I know nothing » lorsqu'on leur posait des questions sur leurs rites et leurs serments (Arthur Schlesinger Jr p. 20).

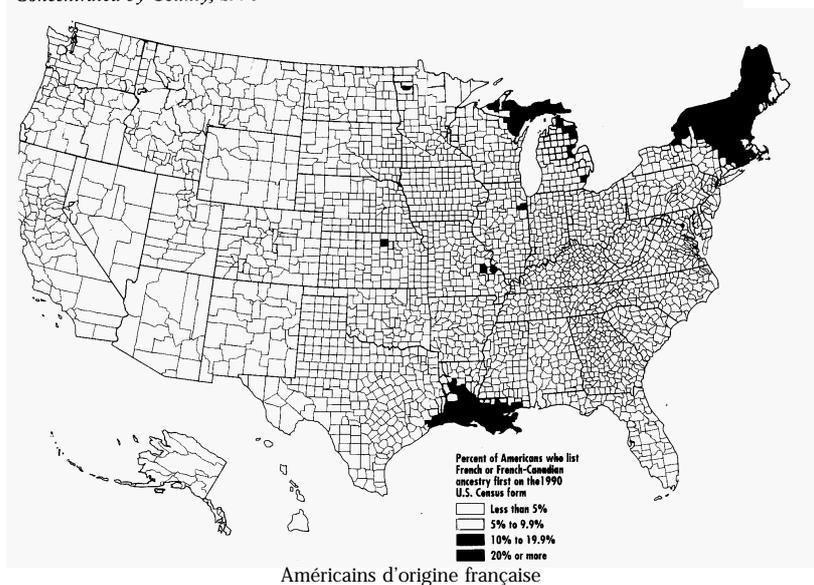
(2) *Anthologie de textes Civilisation Américaine*, Jean Guiguet, collection U, page 191.

(3) Cité par CQ Researcher, published by Congressional Quarterly Inc, 19 janvier 1996.

Pour le juge Kiser, l'équation était simple : parler à un enfant en espagnol, c'était lui refuser toute assimilation à la société américaine, ce qui revenait à la maintenir dans une situation d'infériorité. La position de Kiser est impérialiste, c'est évident, mais l'enjeu linguistique se profile ici dans toute sa clarté. Anglais et assimilation, ou une autre langue et danger de ghéttoisation. C'est un argument fondamental dans le débat linguistique, argument que de nombreux leaders des communautés ethniques ne récusent pas.

Il est une autre force qui conduit à l'assimilation et ce n'est pas la moindre : elle tient au désir de profiter au maximum des possibilités offertes par la société américaine.

Where Americans of French and French-Canadian Ancestry Are Concentrated by County, 1990



On le voit clairement avec les francophones du nord-est des États-Unis : lorsque leur communauté pouvait vivre en autarcie avec ses institutions religieuses, le relais d'une presse en français, et surtout des entreprises qui appartenaient à la communauté francophone, il y avait peu d'incitations à entrer dans la communauté américaine plus large, mais lorsque des ambitions naquirent et que

les industries traditionnelles perdirent de leur importance, il fallut aller chercher ailleurs du travail et s'intégrer en s'acculturant.

L'anglocentrisme, attaqué par les américains eux-mêmes au milieu du 20^{ème} siècle, s'est assoupli et s'est élargi à une formule plus globale : l'eurocentrisme. Il faut dire que les *Americanizers* forcenés comme Kiser n'ont pas bonne presse aujourd'hui aux États-Unis et que le jour n'est plus où l'on pouvait avoir honte de ses racines irlandaises ou juives, voire indiennes.

La troisième théorie est celle du *multiculturalisme*, naguère appelé pluralisme culturel.

M. Le Cam en donne une première définition dans son livre sur l'Australie :

Le terme « multiculturalisme » ne désigne pas simplement une certaine diversité démographique, mais la politique officielle de gouvernements successifs envers les immigrants et les ethnies minoritaires.

Il s'agit donc d'abord, fondamentalement, d'orientation politique et d'appareil législatif.

C'est à la suite du grand mouvement des noirs américains luttant pour la reconnaissance de leurs droits civiques que différentes lois furent votées pour reconnaître la multiplicité culturelle aux États-Unis.

Les plus importantes sont :

— l'article 7 de la loi de 1964 sur le droits civils (*title VII of the 1964 Civil Rights Act*) qui interdit toute discrimination fondée sur la race, la couleur, la religion, l'origine ethnique ou le sexe. Un complément de la loi (l'*Executive Order 11246* de 1965) institue la préférence minoritaire (*Affirmative Action*) dans un certain nombre d'emplois qui dépendent du gouvernement fédéral, ou de sociétés qui reçoivent des aides fédérales ou désirent s'associer à la réglementation.

(1) W. E. Dubois faisait ainsi remarquer que bien que noir, il jouissait d'une plus grande considération que les Irlandais.

— la loi de 1968 (*Bilingual Education Act*) qui porte sur l'enseignement bilingue. Elle avait pour but l'intégration des nouveaux arrivants et de tenter de réduire l'échec scolaire élevé des jeunes hispaniques. Cette loi fut renforcée par la décision unanime des neuf juges de la Cour Suprême des États-Unis (*Lau versus Nichols*) qui en 1974 statuèrent que les écoles doivent offrir aux élèves qui ne maîtrisent pas bien l'anglais, un enseignement approprié.

— la loi de 1972 intitulée *The American Ethnic Heritage Act*. C'est une loi fondamentale qui affirme « l'obligation de soutenir l'existence de groupes sous-culturels (*subcultural groups*) au sein de la société nationale, qu'ils en diffèrent par la race, la religion, la langue ou l'origine sociale ».

Cette loi de 1972 fut votée au cours de la deuxième session du 92ème congrès des États-Unis d'Amérique au titre 9 sous l'intitulé de *Ethnic Heritage program*. Dans le préambule marquant les orientations de la loi, les législateurs affirment les principes suivants :

Reconnaissant l'hétérogénéité des composantes humaines de la nation, conscients que dans une société multiethnique une meilleure compréhension de ce que chacun d'entre nous et de chacun de nos concitoyens apporte, contribuera à créer une société plus harmonieuse, et plus unie, une société où chacun se sentira impliqué, considérant encore que les institutions éducatives doivent donner à tous la possibilité de découvrir ce que chaque groupe ethnique a apporté de différent et de d'original à l'héritage national, les législateurs souhaitent que les étudiants aient la possibilité de mieux connaître leur propre héritage culturel, ainsi que celui des autres composantes ethniques de la nation.

De tels propos, cela va sans dire, sont aux antipodes des principes du « melting-pot » de Saint-Jean de Crèveœur, car la loi insiste sur la multiplicité des cultures américaines. Se voit aussi remise en question la suprématie de la culture des WASPs, les anglo-saxons blancs et protestants, porteurs de l'anglocentrisme.

Ces différentes lois connurent des succès mitigés et elles sont aujourd'hui sérieusement remises en question non seulement par de nombreux dirigeants politiques républicains, ce qui ne surprendra sans doute pas, ou même démocrates, mais aussi par la population des États les plus fortement soumis à une grande diversité ethnique. C'est le cas du Texas, de la Floride mais plus encore de la Californie

où il n'est pas d'élections (surtout depuis que Pete Wilson est gouverneur) qui au travers de référendums populaires ne tentent de revenir sur ces lois¹.

En 1994 les Californiens adoptèrent la *Proposition 187* avec une assez forte majorité (59% de oui ; 41% de non). Elle avait pour but de supprimer une grande partie des aides de l'État aux immigrants illégaux. Il faut cependant ajouter qu'elle s'est embourbée dans des méandres judiciaires.

En 1996, toujours en Californie la *Proposition 209* reçut l'accord d'une majorité de la population. Cette fois c'est l'*Affirmative Action* (préférence minoritaire) qui est remise en question. Bien qu'elle s'oppose à la loi de 1964, elle rejoint des positions récentes de la Cour Suprême des États-Unis qui a considérablement réduit le champ d'application de la loi sur l'action préférentielle. Il faut dire que de nombreux Américains, et la Cour Suprême se fait l'écho de cette opinion, la jugent insupportable et discriminatoire.

Et pour finir le débat en Californie porte actuellement sur l'enseignement bilingue, un des autres bastions des multiculturalistes. Il n'est de jour où la presse, qu'elle soit écrite ou télévisée (CNN dans son édition américaine du 16 octobre, *USA Today* du 17 octobre...) n'en fasse état.

Si tous les Américains ont les yeux braqués sur la Californie, c'est parce que c'est l'État à la pointe de la modernité américaine, et que ce qui s'y fait aujourd'hui, s'étendra au reste de la nation demain.

Le débat qui s'y mène est vif, et pour s'en convaincre il suffit d'observer ce qui se fait sur internet. Les deux camps y consacrent des pages entières où s'opposent Jim Boulet du groupe *English First*, qui soutient Randy « Duke » Cunningham dans son action pour faire voter au Congrès une loi qui consacrerait l'anglais comme langue officielle des États-Unis, les hispaniques de *Latinolink*, qui militent en faveur de la poursuite de l'enseignement bilingue et Linda Chavez, présidente du *Center for Equal Opportunity*, qui est contre l'utilisation faite des sommes allouées dans le cadre de l'*Affirmative Action*, contre ce qu'elle présente comme le misérabilisme des prin-

(1) Pete Wilson, battu aux élections du 3 novembre 1998, voit un démocrate, Gray Davis, lui succéder.

cipaux dirigeants du lobby hispanique, contre la dérive de l'enseignement bilingue, qui à ses yeux ne sert qu'à maintenir la culture hispanique et à éviter l'assimilation désirée par les immigrants ou enfants d'immigrants eux-mêmes.

Le débat est d'autant plus vif aujourd'hui que les Californiens seront appelés à s'exprimer sur ce point en juin 1998 .

Mais il est une bataille plus feutrée et pourtant tout aussi importante : c'est celle qui se mène dans les commissions pédagogiques (fédérale ou régionales) qui cherchent à définir les programmes d'histoire et de sciences sociales enseignés aux enfants . Pourtant les orientations de ces programmes sont spectaculaires.

Sous la pression des militants les plus résolus des minorités culturelles, hispaniques, afro-américains, indiens, l'histoire européenne est progressivement réduite à une portion congrue pour laisser une plus grande place à l'histoire des indiens d'Amérique, à celle de l'Afrique ou de l'Asie. Ce qui en soit n'est pas critiquable.

Mais les dirigeants des minorités considèrent pour la plupart que l'équivalent *culturel* de « l'*Affirmative Action* » doit être appliqué à l'enseignement pour remédier à l'échec scolaire des minorités culturelles. Et puisque l'idéologie américaine a fait usage de mythes — dont celui du *melting-pot* — pour créer une cohésion nationale, alors d'autres mythes doivent être donnés aux enfants afin que les minorités recouvrent un sentiment de dignité et de fierté culturelle.

Comme le disait récemment un journaliste du New York Times : « L'ambition principale semble être de créer une mythologie dans laquelle l'effet d'ensemble doit l'emporter sur la vérité du détail . » C'est-à-dire même en manipulant les faits.

(1) Alors que cet article est proposé à la publication, les Californiens se sont juste exprimés : la proposition 227 mettant un terme à l'enseignement bilingue (*spanish-only classes*) a été votée à une majorité de 61%. Le système sera remplacé par une année de « sheltered immersion », un enseignement en anglais qui tiendra compte des difficultés des apprenants non-anglophones.

(2) Voir Nathan Glazer, *We are all multiculturalists now*, chapitres 2, 3 et 4 ou Arthur Schlesinger, chapitre 3 « La Bataille des écoles ».

(3) Cité par Tony Allen-Mills, *Sunday Times*, janvier 1996, « Race in America ».

Je ne citerai que deux exemples pour éclairer mon propos.

Dans l'Etat de New York, il a été décidé que les écoles enseignent, dans le programme portant sur les cultures indiennes, que les Pères Fondateurs de la nation américaine se sont inspirés de l'organisation sociale des Iroquois pour établir les grandes lignes de la constitution des États-Unis. Historiquement, c'est fort peu probable, mais le but visé est de donner une image positive des indiens, et quoi de plus positif que d'en faire les inspirateurs de la Constitution des États-Unis !

L'autre exemple est ce que Nathan Glazer appelle la redécouverte de Kush et de la Nubie. Il est évident pour tous que les noirs américains souffrent d'une profonde crise d'identité. Comment remédier à cette faille dans la structuration de la personnalité du jeune afro-américain ? Comme l'a fait Alex Haley dans *Roots* : en lui cherchant de nobles racines, quitte à verser dans un excès romantique. Ainsi sous la pression des Afrocentristes, on enseigne aux jeunes Américains et surtout Afro-Américains, la thèse selon laquelle la Nubie est le berceau de l'ancienne Egypte, que les Nubiens étaient noirs et que par conséquent une des plus grandes civilisations vit le jour grâce au génie du peuple noir .

On voit bien ici que le « multiculturalisme », en réaction à l'anglo-centrisme et à l'eurocentrisme, atteint une limite extrême et que pour reprendre l'expression de Boorstin, responsable de la bibliothèque du Congrès : « Ce qui menace l'Amérique [*i.e.* les USA] aujourd'hui, c'est cette insistance qui est faite sur ce qui nous sépare plutôt que sur ce qui nous rapproche . »

L'histoire américaine, comme l'économie, est sans doute soumise à des cycles : à une période de forte immigration fait place une période de stabilisation et d'intégration — et tout laisse à penser que nous sommes arrivés à ce stade -, au révisionnisme historique inauguré par le livre de Dee Brown, *Bury my heart at Wounded Knee* (1970), suit le révisionnisme du révisionnisme, comme le dit Claude Moisy, et il est encore trop tôt pour dire si l'identité américaine sera profondément modifiée par ces récents soubresauts.

(1) Schlesinger montre que ceci va plus loin encore. Certains afrocentristes affirment que la Grèce antique aurait pillé la culture Nubienne pour se développer. Cf. pages 74 et 75, op. cité.

(2) Internet, Center for Equal opportunity ; 7/01/1998, <http://www.ceousa.org/>

Mais ce qui a créé la mosaïque culturelle actuelle, la forte immigration des dernières décennies, sera probablement suivi d'une assimilation — plus ou moins grande, il est vrai — des nouveaux immigrants comme semble l'indiquer l'importance des mariages exogames parmi les asiatiques et les hispaniques de la deuxième ou de la troisième génération. Le problème qui demeure est celui des Afro-Américains. Ce ne sont pas de nouveaux immigrants : ils sont en Amérique depuis près de trois siècles et pourtant leur intégration est loin d'égaliser celle des immigrants du vingtième siècle.

Il est clair cependant que l'on assiste à la naissance d'une société qui se remet profondément en question et se force à accepter le pluralisme ethnique et culturel. Les jeunes Américains de School Year Abroad, font preuve sur ce point d'une grande égalité d'âme et du meilleur optimisme : pour eux, l'une des caractéristiques de la nation américaine est sa diversité. Le pluralisme culturel ne les trouble absolument pas. Pourtant tous insistent sur le fait que l'anglais reste la langue de l'intégration, d'une certaine cohésion nationale, (à laquelle s'ajoutent naturellement les valeurs fondamentales de liberté et de respect de la loi et des institutions). Comme le dit l'un d'entre eux, lorsqu'un immigrant vient aux États-Unis, il sait très bien qu'un jour ou l'autre, c'est l'anglais qu'il devra parler.

Seul l'avenir permettra d'en juger.

Thierry Guédé
Professeur au Lycée Chateaubriand

(1) Le Lycée américain de Rennes dirigé par M. Jeff Byrd.

